

PAPA DIT TOUJOURS qu'il y a trop de monde sur cette planète, mais qu'est-ce qu'il en sait ?... Le vieux con ! Il passe la journée enfermé avec ses joints et son mezcal. Il somnole, il rêve, il dérive. Il ne voit jamais personne, il ne parle jamais à personne, sauf à moi. Enfin, à personne de réel. Il cause avec l'ombre de maman, aussi belle, aussi en forme que lorsqu'elle avait vingt-neuf ans. J'ai bien arrangé la maison, mais il m'interdit de toucher à sa chambre. Sur les murs, il y a du papier d'emballage pour cacher les trous dans le plâtre, et une photo de maman et de lui pour cacher un trou dans le papier — ça fait penser à un timbre sur un colis postal, un colis qui aurait explosé autour de lui et se serait retourné, le timbre échouant à l'intérieur, et lui qui reste là-dedans, expédié dans le néant.

L'autre soir, alors que je suis dans la salle de bains, occupé à inspecter mes cheveux, puis ma veste, voilà qu'il beugle : « Eddie ! » J'entrouvre la porte, je jette un coup d'œil au bout du couloir et je le vois assis à sa table, en train de reluquer la photo. Sur celle-ci, il a tout juste quarante berges, il porte un canotier, un catogan et un tee-shirt avec écrit dessus le mot RÉVOLUTION et, en dessous, « Dis-moi contre quoi tu luttas, je te dirai qui tu es ». Il a passé un bras autour des épaules de maman, qui lève une main pour se protéger du soleil, et je suis sur la photo moi aussi, car il y a un peu de vent et sa robe d'été est plaquée sur son ventre arrondi, preuve qu'Eddie Poe sera bientôt de ce monde. Ils se trouvent du côté de San Diego, sur le point de passer la frontière pour mener une manifestation contre Sony, l'exploiteur des travailleurs mexicains, mais on dirait à les voir qu'ils vont se trouver un coin tranquille pour baiser sur la plage de Hermosillo.

« Eddie... bordel de merde !

– Ouais, j'arrive ! Minute ! »

Ça fait longtemps que j'ai compris pourquoi papa aimait tellement cette photo. C'est la dernière fois qu'ils ont été heureux,

tous les deux. Le soir même, ils ont reçu la visite d'agents du gouvernement qui leur ont montré une vidéo où on voyait quelques-uns des potes à papa se faire trancher la gorge.

« Tu veux aller chez les grasseyeux ? a demandé l'un des agents. On te donne la permission. Va donc les rejoindre. Mais si tu remets les pieds aux États-Unis, on te descend. Si tu cherches à lutter contre nous par des moyens légaux, on te descend quand même. Toi la gorge grande ouverte, ça fera du bruit, déjà que t'as du mal à fermer ta gueule. Tous tes copains de Hollywood seront scandalisés. Mais ça ne durera pas. Tu sais pourquoi ? Parce qu'au fond, ta noble cause, tout le monde s'en fout ! »

Papa a contacté tous ceux qui auraient pu l'aider, mais personne ne pouvait garantir notre sécurité et, lorsque d'autres amis à lui se sont fait trucidés, il a compris qu'aucune campagne de publicité ne nous immuniserait contre la rancœur des patrons, prêts à tous pour stabiliser la zone de profit qu'ils s'étaient taillée sur la frontière. Deux ans plus tard, maman était emportée par une épidémie de grippe, et papa, qui a passé les vingt ans suivants à trimer dans la *maquiladora* de Sony, ne tient plus la grande forme aujourd'hui. J'aime à croire que si j'avais été à sa place, avec une jeune épouse et un bébé en route, j'aurais renoncé à mes principes pour les protéger — mais ça n'aurait pas été facile.

« Où tu vas ce soir, Eddie ? » me lance-t-il lorsque j'arrive devant sa chambre. Avant que j'aie le temps de répondre, il ajoute : « Dans les égouts, je parie, pour rejoindre les insectes qui y grouillent. » Il en remet une couche dans le registre méprisant. « Ça me rend malade de te voir gâcher ta vie. Si tu continues comme ça, mon fils, tu n'auras plus d'avenir. »

J'ai vingt-quatre ans et je suis à la tête de ma propre entreprise, une agence de sécurité. Pour un *gringo puro* qui a grandi dans un des barrios les plus durs du Mexique, un immigré clandestin par-dessus le marché, je me suis bien démerdé. Mais papa ne voit pas les choses comme ça : il a placé la barre plus haut pour moi que pour lui, et de loin.

« J'ai pas d'avenir, hein ? je fais en m'avançant vers lui. À qui la faute, à ton avis ? »

Il refuse de me regarder en face, et son visage aussi renfrogné qu'un poing fermé reste obstinément tourné vers la photo de maman et de lui.

« J'aimerais bien avoir le temps de me cultiver l'esprit, le cul planté sur une chaise, je continue. Qui sait de quoi je serais capable ? Je pourrais devenir un prof de fac avec la tête dans le fion, enfoncée si profond qu'il n'a plus qu'à fourrer son nez là où il n'a rien à foutre.

– Tu n'as jamais... »

Mais je ne lui laisse pas le temps d'en placer une.

« Et si j'arrivais à obtenir un cerveau *vraiment* supérieur, j'arriverais même à tout foutre en l'air, à être condamné à vivre dans la merde pour le restant de mes jours.

– Ce n'est pas parce que tu as réussi à te blinder contre l'oppression que j'avais tort de vouloir changer les choses.

– Ah ! oui... j'avais oublié. Tu es un révolutionnaire. Un authentique héros de la gauche. Eh bien, je ne te vois plus souvent sur les barricades ces temps-ci. Tout ce que tu sais faire, c'est rester sur ton cul et reluquer cette photo à la con ! Tiens ! » Je tire de ma poche un sachet en plastique contenant une douzaine de pilules bleues et je le jette sur la table. « Tu veux planer sur ta photo ? Ces trucs t'enverront droit dedans. »

Il fixe les pilules sans les toucher.

« Vas-y... prends-les ! Je les ai achetées exprès pour toi. » La querelle m'a tellement secoué que je ne sais plus où j'en suis ; je me crois enragé, mais j'ai envie de pleurer et de le serrer dans mes bras.

Il tapote le sachet du bout de l'index. Je sais qu'il meurt d'envie de prendre ces pilules, et ça me déboussole encore plus : je les ai achetées pour lui faire plaisir, mais c'est moi qui retire du plaisir de sa faiblesse. Il descelle le sachet, fait goutter les pilules sur la table, puis me demande à mi-voix : « Qu'est-ce que tu fais ce soir, fiston ?

– Je retrouve Guadalupe au Cruzados. Pour une affaire. »

Il a un reniflement dédaigneux.

« Quoi encore ? Lupe est une fille adorable. C'est ma petite Espagnole. »

Il examine une pilule à la lumière — un joaillier contrôlant la limpidité d'un saphir. « Cette femme te manipule.

– Tout le monde manipule tout le monde. C'est la règle du jeu.

– Oui, mais elle y joue mieux que toi. »

Je recommence à me mettre en rogne. « Faut que j'y aille.

– Combien je dois en prendre ? » Il a une poignée de pilules dans la main.

« Tu veux être défoncé grave ? »

Il braque ses yeux sur la photo. « Très grave. »

Papa et moi, on habite dans un coin qui s'appelait Mexicali, une ville qui s'est finalement fondue dans ce serpent urbain s'étendant du Pacifique au golfe du Mexique, blotti contre la barrière laser de deux mille kilomètres de long qui protège l'Amérique des pauvres, des malheureux, des affamés, des masses opprimées en quête de liberté. Cette barrière a fini par être baptisée El Rayo — du nom de la ville qu'elle a rayée de la carte — et à force de vivre près de ce gigantesque grille-moustiques, de ce rideau de feu accroché à des poteaux en titane de trente mètres de haut... eh bien, on racontait autrefois que les lignes de haute tension donnaient le cancer, mais El Rayo vous refile le cancer de l'esprit, le cancer de l'âme. Ce n'est pas sa nature physique qui le rend si redoutable, même si un rideau de feu capable de friser le cul du clandestin le plus rapide est sans doute le dernier cri en matière d'étanchéité des frontières, le comble dans l'expression de l'arrogance et du mépris. Non, le pire, comme dit papa, c'est qu'un truc aussi gigantesque tient davantage de la magie que de la réalité, ce qui le rend plus destructeur en tant que symbole qu'en tant que tactique isolationniste. Lorsqu'ils l'ont allumé, la nuit est à jamais devenue écarlate le long de la frontière, et tout ce qui s'est passé depuis ce jour est teinté de sang. Les actes, les sentiments et les rêves.

C'est la première chose que je remarque en mettant le nez dehors : El Rayo, telle une déferlante rouge sang qui va nous tomber sur la gueule, figée vingt mètres au-dessus des toits, souillant de son éclat le ciel vidé d'étoiles, lançant son éternel et abrutissant bourdonnement. Puis le reste de la rue m'apparaît

avec netteté, un troupeau de gros cubes en file indienne qui se tapent le goudron, des cafards métalliques géants tatoués aux flammes de l'enfer et aux images pieuses. À l'intérieur, des visages barbus aux yeux fous, et des bras et des jambes qui dépassent par les vitres ouvertes. Ces monstres ne se démodent jamais, avec le grondement sourd de leur moteur, leurs haut-parleurs qui beuglent de la salsa, du reggae, des *conjuntos* pervers, de la pop malaisienne, de la musique venue des quatre coins de la Terre, synthétisée en un bordel grinçant, heurté, lancinant, qui vous raye l'intérieur du crâne. Ils défilent dans une jungle de lumières devant des boutiques décorées de temples aztèques, bodegas, night-clubs, marchands de souvenirs, leurs vitrines étincelantes de croix, de cristaux, de dorures, de madones, de babioles, d'aigles, de couteaux, fleuve de lumière dans la nuit écarlate, petites cavernes en stuc aux rideaux de fer à moitié baissés, à l'intérieur tapissé de tout un étalage de vulgarité : miroirs aux cadres en fer-blanc ouvragés, capes de torero décorées par des scènes de corrido à l'aérographe, sombreros festonnés de broderies et d'éclats de miroir, crans d'arrêt aux manches ornés de dragons dont la peinture or part au premier coup d'ongle. Observant la scène sur le trottoir, des putes boudinées dans leurs robes, tas de graisse corsetés, la tronche en affiche de foire, les joues bariolées de rouge, les yeux bordés de paillettes, la bouche cernée de rouge bien ouverte sur le tunnel du plaisir. Des visages d'hommes, cruels et burinés, qui vous regardent sur les seuils et à l'entrée des ruelles. Sourcils taillés à la serpe, cascades de cheveux en lave noire, des aimants de noirceur en guise d'yeux et des dents incrustées d'or, la moustache effilée au rasoir et un filet de fumée coulant de leurs lèvres. Des vendeurs qui dealent du jus de fruit, des *bocadillos*, des glaces, des chiches-kebabs à la viande de chien aspergés de ketchup, des contrefaçons de jouets high-tech... Dans le temps, El Rayo m'inspirait le rêve suivant : je le survolais en avion, si bas que la pointe de mon aile effleurait le feu, et puis je grimpais si haut que je le voyais sur toute sa longueur, me demandant si les hommes qui l'avaient bâti reconnaissaient l'étrange forme qu'ils avaient ainsi mise au monde. Quel signal titanesque envoyait-il au néant ? Quel caractère dessinait-il ? Quelle était sa signification, et dans combien d'alphabets

différents ? Avec quelles sociétés secrètes, quelles institutions cosmiques s'alignait-il ? En le découvrant sous cet angle, je comprenais que rien en ce monde n'existait pour les raisons énoncées par Einstein, et que rien de ce qu'avait dit celui-ci n'avait de sens excepté au niveau de la magie la plus pure, parce que, en fin de compte, tout ce charabia mathématique se réduisait au bruit de la jungle, au rythme de la rue, à un vaste dessein primitif.

La situation du Cruzados est un tantinet ironique dans le contexte d'El Rayo, en ce sens qu'il a une entrée de chaque côté de la frontière. La barrière laser passe en plein milieu du night-club, cachée derrière des rideaux métalliques. La direction a placé des charges souterraines qui brouillent la transmission toutes les heures, coupant le rayon pendant trois secondes, pendant lesquelles on peut passer du Mexique aux États-Unis ou vice versa. Ça peut sembler bizarre qu'on autorise un truc pareil, mais les passages illégaux à petite échelle ne sont pas considérés comme un problème — des deux côtés de la frontière, après tout, c'est la même économie, le même crime et la même pollution, également endémiques, et La Migra ouvre l'œil côté américain pour veiller à ce qu'aucun élément vraiment dangereux, papa par exemple, ne s'introduise dans le Pays de la liberté.

J'aime bien la pénombre du night-club, les flammes des petites bougies orange placées dans des verres, la porte de fer qui s'ouvre toutes les heures sur El Rayo, le rythme fauve de la musique de fond, le comptoir incurvé noir et chrome. C'est à la fois mon bureau et le chez-moi de mon âme. Je m'empare d'un tabouret et le barman semble glisser jusqu'à moi, sa bouche dessine un sourire en croissant argenté, ses yeux sont des insectes noirs aux élytres luisants, ses favoris des lames en acier noir...

« Que puis-je vous servir, Mister Poe ?

– Orlando ! *Buenas noches*. Une tequila et une bière. »

Le téléviseur fixé au-dessus du bar diffuse les Grands Succès d'El Rayo. Pas mal de types ont tenté de franchir la barrière durant ses premières années d'existence, et on a droit en ce moment à un crétin qui avait bardé sa voiture de miroirs, vu qu'on lui avait dit qu'un miroir reflétait les rayons laser. Sauf qu'il ne savait pas que le miroir en question devait être parfait : il a émergé de l'autre

côté transformé en tas fumant de verre et de métal fondus. Et il y en a des douzaines comme lui sur la cassette. Il existe une autre vidéo montrant des pèlerins se rendant devant la barrière, y érigeant toutes sortes d'autels ; mais elle est beaucoup moins populaire que l'autre, car le flot de pèlerins ne s'est jamais tari.

Orlando m'apporte ma commande et je lui demande les nouvelles. Il se détend un peu, cesse de jouer les méchants suaves et me dit : « Vous connaissez ce *chingado* de Tonio Fernandez ? Le type de San Diego qui anime une émission télé sur les problèmes frontaliers... ce genre de conneries. Eh bien, on lui a raconté que Guty Cardenas... Vous vous souvenez de lui ? Champion junior, catégorie poids welter il y a huit ou neuf ans ? C'est ça. Donc, Tonio apprend qu'il est drogué à mort. Guty se fournit chez mon oncle, à Tijuana. Il est tout le temps fourré là-bas. Tonio décide qu'il va lui faire son numéro de Jésus mexicain... pour le purifier. » Orlando s'interrompt le temps d'allumer une cigarette et de souffler un rond de fumée. « Le plus drôle, dans l'histoire, c'est que Tonio est aussi mexicain qu'un paquet de cookies. Ce type parle comme un révérend baptiste. Guty a pris ses jambes à son cou, vous pouvez me croire. Je veux dire, le manque est encore préférable à ce genre de trip. Il n'a aucune envie qu'on le sauve. Ni qu'on le ressuscite, encore moins qu'on lui remonte le moral. Ce qu'il veut, c'est quitter ce monde avec le sourire. Pas question qu'on le transforme en ersatz purifié de ce qu'il était jadis pour le faire admirer aux foules. Vous imaginez ce qu'un bon conditionnement à la chrétienne peut tirer de ce genre de matériau brut... »

Un appel de mon central. Je dis à Orlando que j'attendrai un peu pour connaître la fin de l'histoire et je presse un bouton sur le comptoir. Un écran et un clavier en jaillissent ; je compose un code. Quelques secondes plus tard, un type tout en muscles et vêtu d'un marcel me fixe depuis l'écran. Ses trapèzes sont des contreforts qui soutiennent la montagne de sa tête. Son visage, assombri par une barbe de trois jours, est du genre dur et méprisant, la tête de quelqu'un qui aime faire souffrir son prochain. Je ne l'ai jamais vu, j'ignore jusqu'à son nom, mais je reconnais Sammy à ses yeux minéraux, ses mâchoires crispées, son élocution précise, dénuée de toute inflexion, et les chevrons de sergent

tatoués sur sa joue. Depuis le début de la guerre pan-maya, les vétérans accros au samouraï ont émigré de ce côté-ci de la frontière, où personne ne tente d'interdire leur violente subculture. Ils se sont révélés fort utiles sur le plan économique ; leurs arènes attirent les touristes et ils fournissent force et expertise aux entrepreneurs comme moi. L'ex-sergent s'est fixé au cou un patch adhésif qui diffuse dans son organisme un flot régulier de son poison favori. Voilà qui me semble bizarre. La plupart de ses semblables préfèrent les implants — moins exposés durant le combat.

« Eddie Poe ? » demande-t-il.

Je fais basculer le son sur mon oreillette et réponds : « Soyez bref. »

Les muscles de son visage semblent ondoyer — je parie qu'il n'apprécie pas le ton de ma voix. « Larry Crespo est mort », déclare-t-il une fois calmé.

C'est une mauvaise nouvelle, mais ma source n'est peut-être pas fiable. « Comment avez-vous eu ce numéro ?

– Crespo. Il pensait que vous pourriez utiliser mes services.

– Quelle coïncidence ! Il me manque un Crespo, et voilà que vous m'appellez. »

Vu l'irrespect que je lui témoigne, je suis sûr qu'il adorerait me réduire en pièces ; mais son self-control est excellent. Même dans le meilleur des cas, Sammy ne supporte pas les étrangers à sa tribu.

Il reprend sans desserrer les dents : « Si vous voulez insinuer que je l'ai tué... Crespo faisait partie de mes sept. »

Je ne connais pas très bien la culture sammy, mais je sais que ce terme se rapporte à un pacte de sang. Qu'il me confie ceci tendrait à prouver son innocence. Mais je reste soupçonneux — je n'aime pas les accidents, surtout quand ils surviennent avant une mission importante.

« Comment vous appelez-vous, sergent ?

– Lawton Childers.

– Vous avez un CV ?

– Vous avez dû le recevoir.

– Oh ! ouais. » Je tape sur une touche, et le CV apparaît sur l'écran. « Vous avez bossé récemment pour les Carbonell, à ce que



je vois. Ça vous dérange si je vous demande d'en buter deux ou trois ?

– Ce serait avec plaisir, réplique Childers, le visage inexpressif.

– On n'ira sans doute pas jusque-là. » Je continue d'étudier son palmarès. « J'ai besoin de quelqu'un de sérieux ce soir. Le mot clé est : retenue. Vous protégerez un représentant d'Aztechs lors d'une négociation avec les Carbonell.

– Compris.

– Quel est votre sentiment sur les Carbonell ? »

Le sourire de Childers s'épanouit lentement — témoignage de sa férocité. « Ils ne sont pas aussi méchants qu'ils le croient.

– Ce n'est pas ce que je vous demande. Vous avez des aperçus sur leur personnalité qui pourraient m'être utiles ?

– Je n'ai prêté aucune attention à leur personnalité. »

Je poursuis ma lecture. « Trois missions au Guatemala. Putain, vous deviez aimer votre patrie, vous ! » Je le gratifie d'une oeillette sardonique.

Childers reste impavide.

« Vous n'avez pas beaucoup bossé comme garde du corps, lui dis-je. Pourquoi maintenant ?

– Je vais avoir besoin de l'opération. »

En langage sammy, ce terme désigne une procédure de bioingénierie conçue pour raviver la sensibilité au samouraï.

« Où en est votre tolérance ? je lui demande.

– J'ai tué un singe dans l'arène le week-end dernier. Vous pouvez vérifier.

– Quel genre de singe ? Un chimpanzé domestique ? King Kong ?

– Un orang-outan. »

Je n'aime pas changer de cheval au milieu du gué, mais vu que le mien vient de crever, je n'ai pas vraiment le choix, et si la drogue a rendu Childers suffisamment balèze pour tuer un orang-outan à mains nues, il est peut-être plus performant que Crespo. « D'accord, dis-je. L'enregistrement de cette conversation nous servira de contrat. Je vous engage pour la durée de la mission. Termes standard. Bonus à déterminer. »

La seule réaction de Childers est un signe de tête.

« Les hommes avec qui vous allez travailler... l'équipe de Crespo. Des problèmes de ce côté-là ?

– Aucun.

– Okay. À ce soir.

– Vous ne voulez pas savoir comment Crespo est mort ? »

En règle générale, Sammy est indifférent aux questions de vie et de mort, de sorte que je suis un peu surpris. L'expression de Childers s'est à peine altérée lors de notre entretien, mais je jurerais que c'est *mon* indifférence qui le scandalise. « Je suppose que c'est la drogue, dis-je.

– On lui a brisé la nuque. » Childers gratte le tatouage sur sa joue avec un index gros comme un épi de maïs. « Net et sans bavures. »

C'est un autre sammy qui a fait le coup, me dis-je, car la seule personne capable d'euthanasier un cinglé mésomorphe et camé comme Crespo est forcément un autre cinglé mésomorphe et camé. Mais il est rare que les sammies s'entre-tuent en dehors de l'arène, et Crespo était une sorte de champion, une icône aux yeux de ses semblables. « Vous avez une idée sur l'identité du coupable ? »

Childers fait non de la tête avec la lenteur d'une statue qui s'éveillerait à la vie. « Un dangereux salopard.

– Aussi dangereux que vous ?

– On ne sait jamais.

– À ce soir », je répète, et je coupe la communication.

*[à suivre...]*